



ALEXANDRE DUPILET

Le Régent

Philippe d'Orléans,
l'héritier du Roi-Soleil

Tallandier

LE RÉGENT

DU MÊME AUTEUR

La Régence absolue, Champ Vallon, 2011.

Le Cardinal Dubois. Le génie politique de la Régence, Tallandier, 2015.

Alexandre Dupilet

LE RÉGENT

*Philippe d'Orléans,
l'héritier du Roi-Soleil*

TALLANDIER

Cet ouvrage est publié avec le concours
du Centre national du livre

© Éditions Tallandier, 2020
48, rue du Faubourg-Montmartre – 75009 Paris
www.tallandier.com
ISBN : 979-10-210-2492-2

« On m'a aimé sans trop me connaître, on me hait sans me connaître encore ; j'espère me faire connaître et aimer dans peu. »

Citation attribuée au Régent.

« La gravité est le bouclier des sots. Mais, quand il est une fois percé à jour, c'est l'arme du monde la plus méprisable. On s'indigne contre un homme, parce qu'il s'est caché, et on l'accable, parce qu'il est découvert. »

Montesquieu, Pensée n° 1637.

INTRODUCTION

L'indéfinissable

Mars 1712. Il n'y a pas si longtemps, il était un prince courtois et estimé. Enfant, on lui avait prêté toutes les qualités. Son intelligence, sa bonté, sa sensibilité enchantaient ses parents, Monsieur, duc d'Orléans, frère de Louis XIV, et Madame, princesse Palatine. Alors qu'il entra dans l'âge adulte, ses dons avaient suscité l'admiration de la Cour. Prince artiste, celui que l'on appelait encore le duc de Chartres composait des motets, des opéras et soutenait la conversation avec les plus grands savants de son époque. La plume légère, il se plaisait à composer des vers pour célébrer les charmes féminins. Talentueux mais aussi frivole ? Il n'en était rien. Sur les champs de bataille, Philippe était impétueux, toujours prêt à lancer un nouvel assaut ; il éblouissait par sa bravoure. Pourtant, alors qu'il avançait dans l'âge adulte, son étoile avait un peu terni auprès du Roi-Soleil, qui lui reprochait ses mots d'esprit parfois blessants et sa vie privée dissolue, sans jamais pourtant lui retirer son affection. Certainement le souverain estimait-il aussi que son neveu était un peu trop doué au regard de ses propres enfants et petits-enfants. Il n'y avait pourtant pas matière à jalousie : Philippe d'Orléans était peut-être pourvu de tous les talents mais il n'était qu'un prince inutile, un « petit-fils » de France, qui jamais ne serait appelé à jouer pour le royaume un rôle digne de ses qualités. Il en avait conscience, sans pouvoir l'accepter, ce qui expliquait ses éclats et ses provocations. Philippe d'Orléans avait donc déjà traversé des moments difficiles ; rien cependant qui pût être comparé à ce qu'il vivait en ce funeste mois de mars 1712.

Le Roi-Soleil avait déjà eu la douleur de perdre son fils, Monseigneur le Grand Dauphin, en avril 1711. Le duc de Bourgogne était devenu le nouveau dauphin. Il ne le demeura que peu de temps. Le 12 février 1712,

la duchesse de Bourgogne fut emportée par les fièvres. Son époux, qui l'adorait et ne cessa de la veiller, décéda quelques jours plus tard le 18 février. Leur fils aîné le duc de Bretagne, âgé de cinq ans et nouveau dauphin, succomba le 9 mars 1712. Son cadet, le petit duc d'Anjou, n'avait que deux ans. Louis XIV était alors âgé de soixante-quatorze ans. Une régence s'annonçait : celle du duc de Berry, petit-fils du roi.

Cette hécatombe soudaine et imprévisible suscita rumeurs et suspicions que les médecins se chargèrent d'alimenter. Lors des autopsies du duc et de la duchesse de Bourgogne, on avait trouvé, disait-on, des traces de poison. Le coupable était tout désigné : l'auteur de ces crimes ne pouvait être que le duc d'Orléans, ce prince passionné de chimie qui se livrait à toutes sortes d'expériences dans son laboratoire du Palais-Royal. N'avait-il pas déjà été soupçonné quelques années auparavant d'avoir attenté aux jours de son épouse, alors enceinte de plusieurs mois, en usant de quelques philtres mystérieux ? Et ces nouveaux crimes, qui le rapprochaient du trône, ne lui profitaient-ils pas ? La rumeur, relayée par ceux qui le jalouaient, se répandit comme une traînée de poudre. Des placards le traitant d'empoisonneur furent affichés à Paris. À la Cour, il était rejeté et honni de tous, battu froid par Louis XIV qui, en son for intérieur, ne parvenait pas à croire à ces mensonges. Il était alors impossible pour le prince d'imaginer qu'il serait bientôt le maître incontesté du royaume et que la « vieille Cour » de Louis XIV n'aurait d'autre choix que de se plier à sa volonté.

Difficile de trouver trajectoire plus singulière que celle de Philippe d'Orléans qui, de paria de la Cour, parvint, en profitant des circonstances, à s'imposer comme régent de France à la mort de Louis XIV. Singulier destin politique, singulier personnage également. Le mot est banal, paresseux, mais c'est pourtant cette expression ou cette idée d'un prince insaisissable qui revient tel un leitmotiv sous la plume de tous ceux qui ont tenté de l'approcher et de dépasser la légende rose, facile et simpliste, qui s'est imposée à la mémoire collective : celle d'un libertin aux mœurs légères. Son ami Saint-Simon en convient lui-même¹. Dans le long passage qu'il lui consacre au cours de sa chronique de l'année 1715, il écrit : « Mais avant d'entrer dans cette épineuse carrière, il est à propos de faire bien connaître, si l'on peut, celui qui en est le premier personnage, ses entraves intérieures et extérieures, et tout ce qui lui appartient personnellement. Je dis si l'on peut, parce que je n'ai de ma vie rien connu

de si éminemment contradictoire et si parfaitement en tout que M. le duc d'Orléans. » Et quelques lignes plus loin d'ajouter : « On sentira que je ne le connaissais pas encore, et que lui-même aussi ne se connaissait pas parfaitement². » Le mémorialiste ne fut pas seul à être désemparé devant le prince. On ne sait si Montesquieu eut l'occasion de rencontrer Philippe d'Orléans mais sa personnalité l'intriguait. Le philosophe lui consacra un ouvrage, *Les Lettres de Xenocrate à Phérès*, dans lequel il le dépeint sous les traits d'un prince tout à la fois accessible et secret. Montesquieu laissa également à son sujet plusieurs *Pensées*, dont l'une restée célèbre insiste sur le caractère fuyant de Philippe d'Orléans : « Il était indéfinissable ; on ne peut le définir qu'en ne le définissant pas³. »

Certains de ses biographes en conviennent. Pour Jean Meyer, Philippe d'Orléans est un sphinx énigmatique tandis que Jean-Christian Petitfils le qualifie d'« insaisissable ». De prime abord, on ne peut que se ranger à cette impression. Un bref regard jeté sur son existence et sur son gouvernement durant la Régence désarçonnerait tout biographe. Philippe d'Orléans s'impose comme un prince déroutant. Talentueux et désinvolte, il fut sous Louis XIV la coqueluche de la Cour, avant de soudainement tomber en disgrâce. Ses talents militaires furent gâchés par son manque de discipline et ses provocations. Promis à rien, il fut tout. En tant que régent, il travailla chaque jour avec rigueur et constance, ce qui ne l'empêchait pas, le soir venu, de rejoindre ses « roués » et de se vautrer dans la débauche.

L'homme attise d'autant plus la curiosité qu'il a laissé peu de traces derrière lui. Sa correspondance est presque inexistante. Contrairement à sa mère, Madame Palatine, le Régent écrivait peu. La plupart de ses lettres datent de ses campagnes militaires⁴. Lorsque l'on plonge dans les archives de la Régence, on trouve à foison des missives de ses ministres. Tel le Roi-Soleil, le Régent n'a laissé que quelques remarques en marge des correspondances administratives. Insaisissable, Philippe d'Orléans le fut jusque dans ses portraits, semblant se plaire, de manière involontaire il est vrai, à brouiller les cartes et à garder sa part de mystères. L'un des plus réussis et des plus célèbres, souvent utilisé comme couverture d'ouvrage par ses biographes, est celui de Van Loo, conservé au musée d'Orléans. Lorsqu'on l'examine attentivement, il n'offre pourtant que peu de ressemblance avec les autres portraits du Régent. Et pour cause : il y a en effet tout lieu de croire qu'il s'agit d'une représentation

de son fils Louis d'Orléans. Se lancer dans une nouvelle biographie de Philippe d'Orléans ressemble à une vraie gageure. Le personnage défie ses biographes et cette attitude qu'on aime à imaginer provocatrice n'est pas pour rien dans l'intérêt que l'on peut lui porter. Il existe également d'autres raisons qui invitent à nouveau à se tourner vers lui.

La dernière grande biographie du Régent fut celle que lui consacra Jean-Christian Petitfils⁵. Véritable somme d'érudition, cet ouvrage de référence, qui traite aussi bien du personnage que de la période, a été publié en 1985, il y a plus de trente ans. L'une des nombreuses vertus de ce livre fut de montrer que Régence et Régent étaient des sujets dignes d'être étudiés autrement que par le petit bout de la lorgnette. Un an auparavant, en 1984, Emmanuel Le Roy Ladurie avait déjà montré la voie dans un article intitulé « Réflexions sur la Régence », qui livrait de nouvelles interprétations sur la politique étrangère menée par le Régent et le système de Law⁶. Durant une grande partie du XX^e siècle, Régence et Régent avaient été délaissés par les études universitaires. L'époque était considérée comme un simple passage de témoin, un interrègne amusant et frivole, une parenthèse foutraque, qu'il était de bon ton de ne pas prendre au sérieux. Comme Montesquieu l'avait écrit dans ses *Pensées*, la Régence n'était qu'« une succession de projets manqués et d'idées indépendantes, des saillies mises en air de système, un mélange informe de faiblesse et d'autorité ». Emmanuel Le Roy Ladurie et Jean-Christian Petitfils rappelaient que la période était particulièrement féconde sur le plan politique et riche en possibilités d'interprétation grâce aux perspectives inédites qu'elle offrait sur la nature de l'absolutisme.

Depuis, Régence et Régent connaissent un profond renouvellement historiographique. Suivant le chemin tracé par Emmanuel Le Roy Ladurie, les travaux de Laurent Lemarchand suggèrent de nouvelles approches en s'interrogeant sur les déménagements successifs de la Cour ou sur la nature profonde des réformes menées par Philippe d'Orléans, pour dévoiler le fonctionnement de l'État en temps de Régence⁷. Les diverses publications de la Société Saint-Simon ainsi que les ouvrages que nous avons proposés, plus centrés sur le fonctionnement politique, contribuent à modifier la perception que l'on avait jusqu'alors de cette période⁸. Des thèmes de recherche plus précis, comme celui des fêtes sous la Régence, font l'objet d'expériences et de travaux novateurs⁹. La Régence est enfin considérée pour elle-même et cette nouvelle manière de l'appréhender

permet d'enrichir nos connaissances sur Philippe d'Orléans. Le prince est également l'objet d'études précieuses menées par les historiens de l'art : son mécénat, ses collections, ses demeures ou encore ses talents de musicien suscitent de nouveau l'intérêt¹⁰. De nombreux personnages proches de Philippe d'Orléans ou l'ayant côtoyé font l'objet de biographies, que ce soient Monsieur, son père, John Law ou Dubois pour ne citer que les plus proches¹¹. Le renouvellement des études portant sur le règne de Louis XIV, notamment dans le domaine de l'histoire militaire ou de l'éducation des princes, est également d'un intérêt majeur pour mieux comprendre la jeunesse de Philippe d'Orléans¹². Le tricentenaire de la mort de Louis XIV a enfin inspiré un grand nombre de publications touchant à une période cruciale de la vie du prince¹³.

S'il ne faut pas négliger sa vie privée, ses écarts et ses vices supposés, c'est avant tout, à la lueur de ces travaux, un nouveau portrait politique de Philippe d'Orléans, et plus particulièrement du Régent, que nous avons pour ambition de dresser dans cet ouvrage. Lorsque le prince accéda au pouvoir en 1715, la France était exsangue. Les guerres de la Ligue d'Augsbourg et de Succession d'Espagne avaient laissé le royaume dans une situation financière catastrophique. Les recettes ne permettaient pas de payer les intérêts de la dette. Si la France était en paix sur le plan extérieur, les conflits intérieurs, et notamment les divisions religieuses autour de la question du jansénisme, continuaient de la gangrener. Enfin, avec la Régence, le royaume entraît dans une période d'incertitudes marquée par une fragilisation de l'autorité royale que ne manqueraient pas d'exploiter tous ceux, nombreux, que le régime louisquatorzien avait mécontentés. Les deux régence précédentes, celles de Marie de Médicis et d'Anne d'Autriche, avaient suscité des révoltes inquiétantes.

Conscient de tous ces enjeux, le nouveau Régent se signala par une intense activité, qui surprit son entourage. Il mit en chantier de nombreuses réformes, dont certaines, novatrices, comme la polysynodie ou le système de Law, sont passées à la postérité. Il fit preuve d'audace en remettant en cause la politique étrangère de Louis XIV. Il sut tenir en respect ceux qui contestaient son autorité. Si Philippe d'Orléans fut sans conteste un dirigeant brillant, son gouvernement n'est pas sans susciter quelques interrogations. Ainsi, les différentes lignes de son action politique dessinent un prince tantôt libéral, tantôt autoritaire dont on peine encore à saisir les motivations et les ambitions. Les historiens ont

résolu ce dilemme en expliquant que Philippe d'Orléans fut d'abord un prince libéral qui fit du débat et de la consultation l'un des principes de son gouvernement, avant de se faire beaucoup plus intransigeant. Mais cette périodisation de l'action politique du Régent est simplificatrice et demande à être de nouveau examinée. Quant à savoir comment le prince travaillait, prenait ses décisions et dirigeait ses ministres, on s'en tient bien souvent aux remarques acerbes de Saint-Simon. En outre, la Régence semble marquer une rupture avec la monarchie louisquatorzienne : à une fin de règne crépusculaire succède une période joyeuse et légère. La France peut enfin respirer. Mieux que quiconque, Philippe d'Orléans, qui n'hésite pas à remettre en cause certains aspects de la politique menée par le Grand Roi, incarne ce changement. Mais les apparences sont parfois trompeuses et une analyse plus profonde suggère qu'à bien des égards, la Régence fut le prolongement du Grand Siècle. On le constate, sur le plan politique, le prince demeure également une énigme qu'il convient de percer à jour.

Revisiter, ce n'est pas faire table rase du passé. Toute biographie du Régent se doit de mettre au premier plan les mémorialistes et diaristes, souvent bien renseignés, qui ont laissé un concert de témoignages sur Philippe d'Orléans. Souches pour le règne de Louis XIV, Buvat, Marais ou Barbier pour la Régence, Dangeau pour les deux périodes constituent des sources inépuisables de renseignements et d'anecdotes¹⁴. La correspondance de Madame reste toujours aussi précieuse. Enfin, Saint-Simon et ses *Mémoires* occupent une place particulière. Avec Louis XIV, Philippe d'Orléans y tient le rôle principal à tel point que les *Mémoires*, et notamment la partie portant sur la Régence, peuvent être considérés comme un long portrait du prince que Saint-Simon retoucherait et préciserait au fil de sa chronique.

Depuis son décès en 1723, chaque génération a vu un ou plusieurs historiens se pencher sur Philippe d'Orléans et sa Régence avec l'objectif avoué de répondre au défi lancé par Montesquieu et de dévoiler les mystères et les paradoxes du prince : La Hode de La Mothe au XVIII^e siècle, puis Marmontel, Lémontey, Michelet au XIX^e siècle, pour enfin arriver aux portraits de Philippe Erlanger, Jean Meyer et Jean-Christian Petitfils, pour ne citer que les principaux¹⁵. Cette nouvelle biographie n'a d'autre ambition que de se placer dans les pas de ces illustres prédécesseurs et de faire du Régent un personnage un peu moins « indéfinissable ».

CHAPITRE PREMIER

Madame, Monsieur et leur fils

Cela sonne comme une prophétie. De celles que Philippe d'Orléans se plaisait à entendre de la bouche d'occultes devineresses qui exerçaient leurs talents dans les bas-fonds du Paris du XVII^e siècle. Dans une lettre adressée à la duchesse de Hanovre, Madame, duchesse d'Orléans, princesse Palatine et mère de Philippe, surnommée affectueusement Liselotte, raconte qu'elle a fait tirer l'horoscope de son fils : « Cet horoscope dit qu'il sera pape ; moi, je crois bien que ce petit ne soit plutôt l'antéchrist¹. » Quand on songe à la situation de Philippe d'Orléans en 1712, on ne peut qu'être troublé par la perspicacité de la princesse.

Il ne faut pas accorder à Madame une acuité trop pénétrante. Il ne s'agit que d'un de ces bons mots dont la duchesse d'Orléans truffait sa correspondance. Il était trop tentant, pour Madame, qui était dotée d'un solide sens de l'humour, d'opposer une figure diabolique à l'improbable prédiction que son fils deviendrait pape. En outre, la lettre en question est datée du 16 novembre 1674 : le petit prince, né duc de Chartres le 2 août de la même année à Saint-Cloud, est alors tout juste âgé de quatre mois.

On devine que c'est la jeune mère épuisée par les grossesses successives qui s'exprime ici. De son union avec Philippe d'Orléans, dit Monsieur, frère du roi, Madame accouchait le 2 juin 1673 de son premier fils, Alexandre-Louis, duc de Valois, au terme d'une grossesse difficile. Un an plus tard, elle mettait au monde le duc de Chartres, futur d'Orléans, qui ne l'avait pas épargnée non plus, la « princesse étant malade comme un chien après chaque repas² ». Madame avait en vérité une tout autre opinion de son fils, qu'elle adulait.

LE BIEN-AIMÉ

Les relations qu'entretenaient les Grands avec leurs descendants, en particulier lorsque ceux-ci étaient à l'âge de leur petite enfance, restent mal connues. Dès leur naissance, ils étaient confiés aux nourrices, véritables mères de substitution, qui devaient les entourer de leur affection. Cela ne signifie pas que les parents s'en désintéressaient ; leur vie publique et les exigences de la Cour les accaparaient au détriment de leur progéniture. On sait cependant qu'Anne d'Autriche était très proche de ses deux fils, à tel point que Louis XIII estimait que cette proximité était à l'origine de l'aversion que le futur Louis XIV semblait ressentir à son égard³. Le Grand Roi sut s'en souvenir et il s'appliqua à donner à ses enfants, et en particulier au Grand Dauphin, l'image d'un père attentif et aimant, finalement assez différente de celle, dure et méprisante, sculptée par les siècles. Il s'enquêrait de la santé de son fils lorsqu'il partait pour les champs de bataille et suivait avec attention son éducation⁴. Mais il est sûr que ses obligations le tenaient éloigné de ses enfants. Quant au Grand Dauphin, qui vénérât son père, il éprouva toujours des difficultés à s'exprimer devant lui en public, craignant de commettre un impair et de s'exposer à l'impitoyable jugement royal.

Les relations que Monsieur entretenait avec son fils n'échappent pas à la règle : les sources ne laissent presque rien filtrer. Le duc de Saint-Simon, qui côtoyait quotidiennement le duc de Chartres dans son enfance, affirme que « le père et le fils s'aimaient tendrement », que Monsieur s'était toujours montré compréhensif et indulgent envers son héritier, sans s'étendre plus longuement⁵. Madame abonde dans ce sens et précise qu'il se montrait très laxiste envers ses enfants et ne pouvait se résoudre à les gronder⁶.

La correspondance de Madame est comme une fenêtre ouverte sur les liens qui l'unissaient à son fils. Il est difficile de dire s'ils étaient représentatifs de l'époque mais il n'est pas permis de douter de la force de son attachement. Monsieur, en digne fils de Louis XIII, le reprocha d'ailleurs à son épouse. Madame adorait son fils, d'un amour bienveillant mais aussi teinté d'une angoisse permanente.

Elle ne perdait jamais une occasion de manifester son admiration pour ses qualités intellectuelles, artistiques et militaires. Si l'on peine à trouver des remarques datant de l'enfance du duc de Chartres, en revanche, celles décrivant l'homme de Cour accompli qu'est devenu le duc d'Orléans sont nombreuses. La princesse maniait avec bonheur l'art de la litote :

Il aime la guerre et s'y entend ; il n'aime pas tirer des coups de fusil, ni jouer, ni chasser ; mais il aime tous les arts libéraux et par-dessus tout la peinture. Il s'amuse à distiller ; il aime la conversation ; il ne cause pas mal. Il a fait de bonnes études et sait beaucoup de choses, car il a une bonne mémoire⁷.

Par ses qualités intellectuelles évidentes, Philippe surpassait son entourage. Comme le soulignait la princesse, « mon fils ne manque pas d'esprit [...] et sait un peu plus de choses que les autres princes de la famille royale. Les difficultés l'attirent et il néglige un peu trop les choses faciles⁸ ». Enfin, Madame n'hésitait pas à avouer son ignorance pour mieux mettre en valeur les connaissances artistiques du prince, qui parlait « sans cesse de bémol, bécarré, béfa, bémi, et autres choses de ce genre auxquelles [elle] n'entend rien⁹ ».

Exprimer ces sentiments aussi ouvertement au XVII^e siècle était peu courant. La princesse n'était pas pour autant aveuglée par sa tendresse. Le style de vie « déréglé » du duc de Chartres la chagrinait ; elle regrettait son penchant pour la boisson, lui reprochait de trop aimer les femmes, tout en sachant se montrer compréhensive et en lui pardonnant volontiers ses écarts¹⁰. Ainsi, Liselotte ne condamnait pas son fils au sujet de l'organisation des fameux petits soupers qui heurtaient tant Saint-Simon, estimant que Philippe était « bien à plaindre », « que c'est une vraie âme en peine », et que l'« on ne se fait pas idée de ce qu'il a à faire depuis le matin à six heures jusqu'au soir à huit »¹¹.

Comme tout enfant, le petit duc de Chartres était exposé à la maladie. Chaque poussée de fièvre, chaque affection, même bénigne, mettait Madame dans tous ses états. Elle avouait que le petit prince « lui donn[ait] beaucoup d'inquiétude et qu'[elle] désirerait bien qu'il eût trois ou quatre ans de plus, afin de le voir sorti des périls de la première

enfance¹² ». En octobre 1678, le duc de Chartres tomba gravement malade. Le roi, la reine et le dauphin vinrent même le visiter au Palais-Royal tandis que Monsieur communiait à Saint-Étienne-du-Mont pour la santé de son fils. Les médecins se montraient pessimistes, Bussy-Rabutin rapporte « que Madame tira l'épée du chevalier de Beuvron pour se tuer¹³ ». Ce geste mélodramatique paraît exagéré mais l'anecdote, même forcée, demeure révélatrice.

Lorsque le duc de Chartres eut passé les périls de la première enfance, l'inquiétude de la princesse ne faiblit pas. Les campagnes militaires se succédaient et la fougue du prince l'exposait à des dangers mortels. Le duc de Chartres eut à essuyer plusieurs blessures durant sa carrière militaire. Chacune d'entre elles plongeait Madame dans des abîmes d'inquiétude, comme ce fut le cas lorsque son fils fut blessé au bras et à la hanche lors du siège de Turin en 1706 :

Depuis deux jours, je n'ai fait que pleurer ; on m'assure que mon fils n'est pas en danger, mais ses souffrances me désolent : j'ai les yeux si enflés et si rouges que je ne peux plus y voir [...]. Cela me fait encore plus soupirer après la paix. J'ai été trois jours tellement tracassée, que je crois que j'aurais perdu la tête si cela avait duré¹⁴.

Il arrivait que Madame s'alarmât pour très peu, cédant à une forme de panique qui manquait de lui faire outrepasser les convenances. Informé en 1695 que le duc de Chartres avait été pris d'un accès de fièvre alors qu'il combattait dans les Flandres¹⁵, elle décida de partir en chaise de poste pour le soigner, réaction d'autant plus exagérée que le duc de Chartres était sujet à de fréquentes et violentes fièvres¹⁶. On comprend l'embarras du prince, qui allait jusqu'à craindre que sa mère montât une opération pour l'enlever et le ramener à Saint-Cloud. Elle n'en eut cependant pas besoin, le roi ayant accepté de céder à ses instances et de rappeler son neveu à Versailles. La princesse continua de couvrir son fils alors que celui-ci était devenu l'homme le plus important du royaume après le roi. En 1715, alors que Philippe venait d'être désigné régent, elle s'inquiétait de l'ardeur qu'il manifestait au travail :

Mon fils s'occupe des affaires avec un tel zèle qu'il n'a plus de repos ni jour ni nuit. J'ai peur maintenant qu'il n'en tombe malade, et d'autres pensées tristes que je ne saurais vous dire me traversent la tête : je ne suis donc pas entièrement consolée¹⁷.

Si, comme nous l'avons indiqué, les témoignages concernant Monsieur sont beaucoup moins nombreux, il apparaît toutefois que le frère de Louis XIV accordait une attention inquiète à la santé de son fils. Le *Mercure galant* note ainsi qu'au retour d'un voyage à Strasbourg où il avait accompagné le roi, « le prince arriva avec toute sa Cour un jour avant leurs majestés et se rendit à Paris où il a demeuré huit à dix jours. Il avait de l'impatience, ainsi que Madame, de voir M. le duc de Chartres qui était indisposé depuis quelques temps¹⁸ ». Rien que de très banal en somme, bien loin des profondes inquiétudes dans lesquelles était plongée Madame.

Pourtant, la princesse ne surjouait pas : elle était constamment angoissée à l'idée qu'il pût arriver quelque incident fâcheux à son fils. Comment s'en étonner alors que son fils aîné Alexandre-Louis, duc de Valois, avait été emporté par la maladie dans sa troisième année ? La mort d'un enfant en cette fin de XVII^e siècle était habituelle mais ce décès soudain avait profondément affecté la princesse, qui assurait avoir failli en perdre la raison. Comme elle l'écrivait quelque temps plus tard, « je ne crois pas qu'on puisse mourir d'un chagrin excessif car si c'était le cas, je ne serais plus là. Ce que j'ai souffert ne peut se décrire¹⁹ ». Et plus de quarante ans plus tard, en 1719, elle soulignait encore : « J'ai pleuré mon fils pendant six mois, je croyais devenir folle²⁰. »

Madame était moins proche de sa fille Élisabeth-Charlotte qu'elle évoque avec plus de parcimonie dans sa correspondance, non sans lui décocher quelques flèches venimeuses. Elle souligne ainsi que les traits de sa fille « sont laids : un vilain nez, une grande bouche, les yeux tirés et une figure plate comme vous pouvez le voir sur son portrait²¹ ». Mademoiselle épousa le duc de Lorraine en 1698, ce qui contribua à l'éloigner de sa famille. Madame continua d'entretenir une relation épistolaire avec elle jusqu'à la fin de sa vie, mais son fils cadet fut l'objet d'une grande partie voire de toute son affection. D'autres éléments que la disparition prématurée de son aîné y contribuèrent : sa situation à la Cour et les relations qu'elle entretenait avec Monsieur.

UNE SUCCESSION PÉRILLEUSE

Qui pourrait dénier à Hyacinthe Rigaud qu'il fut, par sa capacité à saisir les émotions de ses modèles, l'un des plus grands peintres de son temps et le meilleur portraitiste de la famille royale ? Pourtant, les portraits qu'il a laissés de Madame, et en particulier celui de 1713, sont à l'origine d'un profond malentendu. Ils ont contribué à faire de la princesse la caricature de l'Allemande lourdaude, gaffeuse et ridicule, bien éloignée des subtilités, des prétendues finesses de l'esprit français. Madame porte robe, écharpe et fanfreluches qui peinent à cacher son embonpoint ; elle esquisse un sourire qu'on devine bienveillant et son regard ne se dérobe pas à la curiosité du portraitiste. Cependant, ce que l'on retient de son visage est son triple menton, le fameux visage de Suisse, évoqué par Saint-Simon²². « Je suis aussi carré qu'un cube ; ma peau est d'un rouge tacheté de jaune ; mes cheveux deviennent tout gris ; mon nez a été tout bariolé par la petite vérole, ainsi que mes deux joues²³ », surenchérisait-elle déjà en 1698, comme en écho à un autre portrait de Rigaud datant de cette époque, qui contenait déjà tous les attributs évoqués. Il ne manque que les épagneuls et les perroquets dont Madame aimait s'entourer pour que l'image d'Épinal soit complète. Sa correspondance a contribué à ancrer ce portrait dans les esprits. Souvent, de ces milliers de lettres, les chroniqueurs du Grand Siècle ne retiennent que ses bons mots parfois grossiers, son franc-parler jovial, ses anecdotes aussi amusantes qu'insignifiantes. Pourtant, pour peu qu'on veuille bien fendre l'armure teutonne, une lecture attentive de la correspondance de Madame laisse entrevoir une personnalité bien plus profonde : une femme touchante, nostalgique de son pays natal, délaissée et dont les piques sur les mœurs de la Cour sonnent comme l'aveu qu'elle ne la comprend guère et n'y trouve pas sa place. Par l'écriture, la princesse compensait sa solitude et trouvait un exutoire aux angoisses de son existence. Car être Madame était « un métier misérable²⁴ ».

En 1671, Élisabeth-Charlotte, fille de l'Électeur Palatin, épousa Philippe d'Orléans, dit Monsieur, frère de Louis XIV. C'est avec une grande tristesse que la princesse quitta sa famille, Heidelberg et son cher Palatinat, anxieuse de découvrir un monde qui lui était inconnu.

CHAPITRE VIII. – COULEUVRES ITALIENNES	123
Vendôme aveuglé, p. 124 – L'échec qui s'annonce, p. 126 – À Turin gît Marsin et le bâton du Feuilladin, p. 129 – Naissance d'un chef, p. 131.	
CHAPITRE IX. – LE PRINCE DE GUERRE.....	135
En territoire ennemi ?, p. 136 – Le conquérant, p. 138 – Frustrations, p. 140 – La prise de Tortosa, p. 143.	
CHAPITRE X. – VIPÈRES ESPAGNOLES.....	149
Le con lieutenant, p. 150 – Les ambitions dangereuses, p. 153 – Une leçon de politique, p. 156.	
CHAPITRE XI. – LE PARIA	163
Fracas et déchaînement, p. 164 – Quitte à perdre pied, p. 166 – Étreintes brisées, p. 168 – Retour en grâce ? Le mariage de Mademoiselle, p. 171 – L'hécatombe, p. 175 – L'empoisonneur du Palais-Royal, p. 176 – Dernières nouvelles d'Espagne, p. 178.	
CHAPITRE XII. – LA RÉGENCE QUI S'ANNONCE.....	181
Philippe V et les renonciations, p. 182 – Projets pour la régence : l'ombre inquiétante du duc d'Orléans, p. 184 – Obstacles à la régence : Philippe V, p. 187 – Obstacles à la régence : Louis XIV, p. 188 – Philippe en politique, p. 191 – Préparer la régence, p. 193.	
CHAPITRE XIII. – LA PRISE DU POUVOIR	199
L'agonie de Louis XIV, p. 199 – Le régent légitime, p. 201 – Le futur maître du royaume, p. 205 – Le ralliement des courtisans, p. 208 – Négociations avec le Parlement, p. 209 – Le 2 septembre 1715 : une journée fondatrice, p. 213.	
CHAPITRE XIV. – FACE AU ROYAUME.....	219
Un roi peu regretté ?, p. 219 – Les conséquences de la guerre, p. 222 – La situation religieuse, p. 224 – Inquiétudes et espoirs, p. 225.	
CHAPITRE XV. – L'ARISTOCRATIE AU POUVOIR	233
Les premières mesures, p. 234 – La création des conseils, p. 236 – La recherche de l'équilibre politique, p. 241 – Le primat des compétences, p. 243 – Versailles-Paris, p. 247.	
CHAPITRE XVI. – LA POLITIQUE DU <i>MEZZO TERMINE</i>	251
L'accommodement impossible : la bulle <i>Unigenitus</i> , p. 251 – Vaines tentatives, p. 254 – Querelles nobiliaires : ducs et Parlement, p. 256 – Querelles nobiliaires : légitimés et princes du sang, p. 258.	
CHAPITRE XVII. – LA TRIPLE ALLIANCE : UNE RUPTURE HÉSITANTE.....	263
Le soutien au Prétendant, p. 264 – Dubois à La Haye, p. 267 – Prisonnier à Hanovre, p. 269.	

TABLE

CHAPITRE XVIII. – LA POLITIQUE ÉCONOMIQUE DU DUC DE NOAILLES.....	277
Les vieilles recettes du duc de Noailles : réduction d'office, visa et Chambre de justice, p. 277 – Consulter et réformer, p. 281 – Des hommes d'exception, p. 283 – L'enquête du Régent, p. 287.	
CHAPITRE XIX. – LA RÉGENCE EST UNE FÊTE : L'ESPRIT D'UNE ÉPOQUE	291
La Régence galante, p. 292 – Renouveau artistique et littéraire ?, p. 294 – Les plaisirs du prince, p. 297.	
CHAPITRE XX. – TOMBÉE DES MASQUES	301
Le déclin des conseils, p. 301 – Le Conseil de Régence : une coquille vide, p. 305 – L'opposition du Parlement, p. 310 – Écarter les importuns, p. 312.	
CHAPITRE XXI. – LES TROIS COUPS DE FORCE	315
La visite de Pierre le Grand, p. 316 – La Quadruple Alliance ou la crise de conscience du Régent, p. 318 – Un vent de fronde, p. 322 – Le lit de justice du 26 août 1718, p. 325 – La suppression de la polysynodie, p. 329 – Un bilan de la polysynodie, p. 333.	
CHAPITRE XXII. – DE MAIN DE MAÎTRE	337
La conspiration de Cellamare : prélude et prétexte à la guerre d'Espagne, p. 337 – Nouvelles hésitations ?, p. 341 – Philippe d'Orléans contre Philippe V : une « guerre de plume », p. 343 – La conspiration de Pontcallec, p. 347 – D'une Régence libérale à la Régence absolue, p. 352.	
CHAPITRE XXIII. – SUCCÈS EXTÉRIEURS, DIFFICULTÉS INTÉRIEURES	357
La disgrâce d'Alberoni, p. 358 – L'Espagne privilégiée ?, p. 361 – La quadrature du cercle, p. 363 – L'échange des princesses, p. 365 – Exaltation, p. 367 – Effondrement, p. 371 – Le royaume gouverné : la liquidation du Système, p. 375 – Le royaume gouverné : la peste de « Marseille », p. 376.	
CHAPITRE XXIV. – LA TENTATION DE VILLERS-COTTERÊTS.....	381
Coups et blessures, p. 381 – Les frasques de la duchesse de Berry, p. 385 – Les derniers feux de la Régence, p. 387 – L'ascension de l'abbé Dubois, p. 390 – Dubois et le Régent, p. 393.	
CHAPITRE XXV. – LE RÉGENT MALGRÉ LUI.....	397
Dubois, le Régent et l'exercice du pouvoir, p. 398 – Sacre et majorité, p. 401 – Un Premier ministre éphémère, p. 405.	
CONCLUSION. – Dans la légende.....	413
Notes.....	421
Généalogies	456
Chronologie.....	458
Sources et bibliographie.....	463
Remerciements	477
Index des noms de personnes.....	479